L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 septembre 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi.....	84	26
3 P. M.....	86	27
P. M.....	86	27

Les bains de sable.

Tandis qu'en Allemagne les bains de sable sont très en honneur, en France ils ne sont guère employés. Leurs effets curatifs ne sont cependant pas à dédaigner et leur emploi vient d'être conseillé dans la "Gazette des sciences médicales" de Bordeaux.

Rien n'est plus simple que de prendre un bain de sable; il suffit de creuser dans cette masse mouvante, au soleil, une fosse nécessaire pour y enfoncer une partie du corps ou le corps tout entier.

Il est bon de se renseigner cependant sur la température de ce sable et de se protéger la tête contre les rayons trop ardents du soleil.

Le bain de sable peut être froid, humide et chaud ou simplement chaud et sec.

Le premier n'est guère employé que si la réaction se fait dans des conditions suffisantes ; on l'emploie avec bénéfice dans certaines névroses comme l'hystérie et la neurasthénie. Son action physiologique est analogue à celle du bain froid.

Les bains de sable chaud et humide favorisent les congestions de la peau et décongestionnent par là même les organes internes. Les frictions sèches et le mouvement sont nécessaires après ces bains.

Mais c'est surtout aux bains de sable chaud et sec qu'on a recours ; ils répondent, en effet, à un grand nombre d'indications ; ils agissent à la façon de l'air chaud tant à la mode aujourd'hui et ils produisent une forte sudation.

Voici un aperçu des affections auxquelles, selon notre confrère médical, répondent les bains de sable chaud et sec.

Ce sont, tout d'abord, les affections articulaires et les œdèmes, les vieilles arthropathies nerveuses, le lumbago qui profitent davantage de cette méthode thérapeutique.

Viennent ensuite les poussées de rhumatisme chronique, les arthrites goutteuses subaiguës qui se trouvent admirablement de ces bains, de même que les entorses, les œdèmes persistants consécutifs aux fractures et aux phlébites.

Enfin il faut citer, comme capables d'être ainsi améliorés, l'arthritisme, la goutte, l'obésité (sans troubles cardiaques), la neurasthénie, le surmenage, les névralgies, etc.

La Médaille de Belfort.

Paris, 15 septembre :

A l'occasion de l'anniversaire de la défense de Belfort une médaille commémorative sera distribuée aux survivants du siège de 1870 1871. Cette médaille reproduira le lion de Bartholdi érigé, comme on sait, à Belfort et à Paris en souvenir de ces heures tragiques.

Jamais ville n'opposa aux efforts d'un agresseur implacable une résistance aussi tenace que Belfort il y a quarante ans. Il est bon, en ce temps où des deux côtés de la frontière on célèbre, légitimement d'ailleurs, les anniversaires de l'année qui fut l'Année terrible d'évoquer les annales héroïques de cette défense inégale. C'est une haute leçon de courage et de patriotisme.

C'était le 2 novembre 170. Les premiers Allemands s'avançaient sur la route de Strasbourg. Ils marchaient vers Belfort dans l'intention non douteuse de l'assiéger.

Le colonel Denfert-Rochereau, qui commandait la place, ne disposait que de moyens de défense très insuffisants. L'effectif de la garnison se montait environ à 16 000 hommes. Mais c'était des troupes venues de droite et de gauche, composées surtout de mobiles et de gardes nationaux mobilisés. De l'armée régulière, il y avait seulement deux bataillons de ligne, un bataillon de dépôt, cinq demi-batteries d'artillerie et deux sections de génie, pas même 3,000 hommes. On avait 450 canons, mais de valeur très inégale. Les projectiles étaient pour la plupart anciens. Le nombre en était insuffisant. Pas de canons de campagne. Quand on voulut sortir une batterie, il fallut improviser les attelages. Heureusement les vivres ne faisaient point défaut et le moral était excellent. Il n'en fallait pas moins pour tenir tête à une armée d'investissement nombreuse et solidement appuyée.

Le premier acte du colonel Denfert fut de faire sauter à Dannemarie le viaduc de la Largue pour gêner les communications des assaillants. Il ne pouvait faire plus et les combats d'avant-garde livrés le 2 novembre à Gros-Magny et à Roppe ne retardèrent même pas de quelques heures la marche des Allemands. Le 3, ville était investie, mais non point cependant d'assez près pour que les défenseurs n'eussent le temps d'occuper des positions avancées, qui établirent la première ligne de défense à environ 2 kilomètres et demi et se mirent ainsi à même d'inquiéter les Allemands par de continuelles alertes.

Dès ce moment, le général de Treskow, commençant ses tranchées, faisait pleuvoir sur la ville les projectiles de ses batteries de campagne. Et c'est sous un feu incessant que les défenseurs durent fortifier et occuper les bois de la Miotte, la forêt d'Arsot et les hauteurs du Mont.

Cette première phase terminée, le général allemand somma la ville de se rendre. Denfert répliqua que "la retraite de l'armée prussienne était le seul moyen que conseillaient l'honneur et l'humanité pour éviter à la population de Belfort les horreurs d'un siège". Le bombardement redoubla aussitôt, les pièces de siège étant arrivées. Et le 3 décembre, une batterie de grosse artillerie de vingt-huit canons ouvrit le feu contre le fort des Barres, le château et la redoute de Bellevue. Ce fut le début d'une véritable pluie de feu, qui allait durer pendant des semaines.

Le feu de l'ennemi n'était pas cependant le seul fléau dont eussent à souffrir les défenseurs. Le temps était atroce. La neige détrempait le terrain. La petite vérole sévissait. Enfin, dans les rangs des mobiles, on avait à déplorer quelques actes d'indiscipline, exceptionnels d'ailleurs et vite réprimés.

Un grand espoir pourtant, au début de janvier, anima Denfert et les siens. Le 9, ils entendirent le canon de Villersexelle, Bourbaki essayant de les rejoindre. Espoir fugitif et bientôt déçu ! Werder et Manteuffel se concentrèrent pour aller au devant de Bourbaki et celui-ci, après trois jours de lutte, dut se retirer vers le sud. Les défenseurs de Belfort ne devaient plus désormais compter que sur eux-mêmes. Les assiégeants, réconfortés, poussèrent l'investissement avec un regain d'ardeur.

Le 21 janvier, ils enlevèrent un des villages que Denfert avait jusqu'alors réussi à conserver et y installèrent des batteries. Le 8 février ils arrachèrent à la défense les positions des Basses-Perches et des Hautes-Perches. De là le bombardement se fit plus intense. Car les Allemands, à tout prix, voulaient se rendre maîtres de la ville pour peser ainsi sur les conditions de la paix qui, déjà, se préparait. Mais Denfert, pour la même raison, était résolu à tenir jusqu'au bout.

La situation cependant était atrocement critique. A la petite vérole la fièvre typhoïde était venue s'ajouter et faisait d'effroyables ravages. Les Suisses, proches voisins de Belfort, émus de tant d'héroïsme, envoyèrent au général allemand une députation pour lui demander de laisser sortir les femmes, les vieillards et les enfants.

—Que la ville se rende, répliqua Treskow.

A quoi Denfert répondit :

—Moi vivant, jamais.

Et le bombardement recommença, décimant plus encore la garnison et la population, infligeant à l'une et à l'autre d'horribles souffrances, bombardement presque à bout portant, où aucun obus n'était perdu, où tous portaient meurtrièrement. Ces dernières journées, où il n'était plus possible de croire au succès et d'être soutenu par cette foi, sont les plus belles de cette magnifique défense. Elles enregistrent, en effet, un sacrifice total librement consenti à l'honneur national.

Enfin, quatre jours plus tard, un parlementaire apporta à Denfert-Rochereau l'ordre du gouvernement français de rendre la ville. Le 16 février la convention de reddition fut signée par Bismarck et Jules Favre. Il était stipulé que la garnison sortirait librement avec les honneurs de la guerre. Le 18, les Allemands prirent possession de la place. Ils devaient y rester jusqu'au 5 avril 1873 et n'évacuer Belfort qu'après le paiement de la dernière tranche de l'indemnité de 5 milliards.

Le siège avait duré cent trois jours. Plus de 500,000 obus allemands étaient tombés sur la ville, 300,000 de plus qu'à Strasbourg, plus vaste pourtant que Belfort. Pendant ces trois mois et demi, les assiégés avaient donc enduré des épreuves probablement sans précédents. Mais leur résistance n'avait pas été vaine. Si Belfort est français, c'est à ses défenseurs que nous le devons. Ils ont sauvé plus que l'honneur. Ils ont intégralement rempli la tâche que la patrie leur avait confiée.

Et c'est pourquoi il est juste que leur souvenir reste vivant dans nos cœurs et que ceux d'entre eux qui survivent reçoivent, lors du prochain anniversaire, l'hommage de notre gratitude.

Mort d'un statuaire illustre.

L'illustre statuaire Frémiet est mort le 10 de ce mois, chargé d'ans et de gloire. Agé de quatre-vingt six ans, il était depuis longtemps membre de l'Institut et grand officier de la Légion d'honneur.

Emmanuel Frémiet naquit à Paris, le 6 décembre 1824. Neveu du grand sculpteur Rude, dont il devint l'élève et resta l'imitateur, il avait d'abord, alors qu'il était tout jeune, été employé à la clinique de l'Ecole de médecine pour le moulage des pièces anatomiques du musée Orfila. Il fut, à la même époque, employé à des travaux de peinture à la morgue. Ensuite, il se livra aux "Etudes zoologiques et myologiques" qui figurent au Jardin des Plantes.

Son premier envoi aux Salons annuels date de 1843 ; ce fut un plâtre, une "Gazelle," qui fut favorablement accueillie.

Puis, en 1847, un "Dromadaire"; divers types de chiens ; "Ravaude et Mascareau (1848)"; "Matador," un "Chameau tartare," 3e médaille (1849); un "Ours blessé," des "Poules cochinchinoises" et le "Chien courant blessé," une de ses meilleures œuvres, aujourd'hui au musée du Luxembourg (1850).

Puis, successivement, parurent: "Napoléon Ier," statue équestre (1868), modèle de celle qui fut érigée à Grenoble; "Métamorphose de Neptune en cheval"; "Louis d'Orléans" (1869); "Chevaux marins et dauphins," pour la fontaine de l'Observatoire; "Homme de l'âge de pierre" (1872); "la Guerre," buste colossal; puis la "Jeanne d'Arc," statue équestre, érigée en 1874, place des Pyramides ; une autre; "Jeanne d'Arc agenouillée", revêtue de son armure ; le "Retiaire et le Gorille" (1876).

Parmi les statues du genre pittoresque, citons : le "Portefalot à cheval" (escalier de l'Hôtel de Ville) : le "Velasquez à cheval" et le "Saint-Michel", d'un archaïsme amusant (1896).

En 1899, Frémiet exécuta le colossal "Ferdinand de Lesseps", qu'on inaugura à Suez, puis il donna le groupe qui couronne un des pylônes du pont Alexandre III, et huit œuvres superbes qu'il fit pour l'Exposition de 1900.

Frémiet était l'un des maîtres de la sculpture française. Rigoureux anatomiste, son réalisme était de la meilleure essence.

Un souverain ignoré.

Un souverain vient de mourir qui ne figure point au Gotha, dont on ignorait jusqu'à l'existence, tant il était discret, et qui, pourtant, régnait paisiblement depuis trente-neuf ans sur un groupe d'îlots perdus au milieu de l'océan Indien et connu sous le nom pittoresque "d'îles des Cocotiers". S. M. Ross III — car il y a une dynastie de Ross — était un homme juste et bon. Il avait réussi à se rendre très populaire auprès de ses six cent quatre-vingt-dix sujets. Autocrate absolu, il n'abusait pas de sa toute-puissance et, s'inspirant de l'exemple d'un prédécesseur illustre, il rendait ses arrêts sous un cocotier. Comment était-il devenu roi ? Par droit de succession tout simplement. Son arrière grand-père, Clumès Ross, venu d'Ecosse, avait, en 1825, imaginé de coloniser les îles des Cocotiers, qu'il avait trouvées inoccupées. Le fils poursuivit l'œuvre du père ; le petit-fils l'acheva. Les habitants de ces îles ne juraient jamais plus que par les Ross. Maintenant ils les pleurent, sans doute : car il n'y a même plus un petit Ross pour ceindre une couronne désormais vacante.

THEATRES.

ORPHEUM.

La danse et le chant dominent dans le nouveau programme qui a été inauguré hier à l'Orpheum et ceux qui se rendront au théâtre de la rue St Charles cette semaine ne s'en plaindront pas.

Le principal numéro est une très jolie opérette viennoise en un acte intitulée "The Love Waltz" et jouée par les membres de la troupe Jesse Lasky.

Le groupe charmant de six danseuses a été particulièrement applaudi hier.

L'excellente chanteuse anglaise Lily Lena, que notre public a déjà eu l'occasion et le plaisir d'entendre, est aussi inscrite au programme. Cette artiste n'a rien perdu de son talent, aussi le public qui se pressait dans la salle aux deux représentations lui a-t-il fait une véritable ovation.

Les autres numéros sont également attrayants. Ils sont exécutés par les "Trois Vagabonds", musiciens et chanteurs comiques ; le ventriloque Richard Nadrage, qui exécute un numéro d'une grande originalité ; les frères Reed, athlètes, et M. et Mme Allison, chanteurs suédois.

TULANE.

"Polly of the Circus", l'intéressante comédie dramatique dont la première représentation a été donnée dimanche soir au Tulane a d'emblée conquis les habitués de ce fashionable théâtre, aussi les applaudissements n'ont-ils pas été ménagés aux artistes, entre autres à Mlle Ida St-Leon, qui tient avec infiniment de charme et de talent le principal rôle.

L'intrigue de "Polly of the Circus", comme l'indique le titre de la pièce, se déroule dans le monde d'un cirque et prête à des scènes tantôt dramatiques, tantôt amusantes, mais toujours reliées entre elles par une aventure d'amour qui tient en haleine l'attention du spectateur jusqu'au baisser du rideau.

La troupe fort bien composée comprend plusieurs artistes de talent et rien n'a été négligé par la direction sous le rapport de la mise en scène et des décors pour assurer le succès de cette pièce.

"Polly of the Circus" sera donnée en matinée demain et samedi.

CRESCENT.

En adaptant à la scène le fameux roman de Mme Augusta Evans Wilson, "St. Elmo", M. Willard Holcomb a eu l'habileté et le talent de laisser intacts la thèse de la pièce et les caractères qui sont peints de main de maître. Aussi le drame, auquel le même titre a été donné, offre-t-il un intérêt peu commun.

D'autre part la troupe qui interprète cette œuvre comprend plusieurs artistes d'une réelle valeur et l'on peut dire que le Crescent offre cette semaine au public un véritable régal artistique.

Il y avait foule aux deux représentations qui ont été données dimanche et hier soir, et il en sera sans doute ainsi jusqu'à la fin de la semaine.

Martin Alsop, Will Nicholson et Mlle Beatrice Worth, qui y tiennent les principaux rôles, sont des artistes de haut mérite et ils sont admirablement secondés.

Matinée aujourd'hui.

Congrès de Paix.

Knoxville, Tenn., 26 septembre—Le Congrès de Paix à l'Exposition des Apalaches s'est assemblé ici cet après-midi, à 2 30 dans la Salle des Conventions de l'Exposition.

Mme L. Crozier French le préside et nombre d'orateurs renommés du pays se feront entendre. Le principal discours de l'après-midi a été prononcé par le Prof. Robert Hein du Bureau d'Inspection Géologique des Etats-Unis à Washington, sur "La Paix Internationale Plutôt que des Armées Permanentes".

Mme Belva Ann Locwood, de Washington, qui dirige le programme, a pris la parole après lui.

Le texte de son adresse était : "Les Millions de Dollars que notre Gouvernement Dépense pour des Navires de Guerre."

Alfred H. Love, de Philadelphie a parlé de la Fraternité universelle et d'une union de la Paix Universelle ; Mme Lucy Patrick, a discuté "L'Ecole de la Ligue de Paix". Le thème du discours de l'Hon. John Barrett de Washington, directeur du Bureau des Républiques Américaines, a été "La République Américaine ou l'Amérique Espagnole et nos Relations Internationales."

Après des adresses de l'Hon. Richard Bartholdt de St Louis et de Mme Ira Belle Carter, Mme Maude Roundtree de Birmingham a lu un poème intitulé "La Paix".

L'assistance est nombreuse au Congrès de Paix auquel s'intéressent surtout les femmes appartenant à des cercles.

Une course entre l'aéroplane des frères Wright, le dirigeable Strobel et une automobile "red devil" sera la principale attraction aux terrains de l'Exposition Apalachienne cet après-midi.

—o—

Un voleur qui ne connait pas le prix des diamants.

Macon, Gie., 26 sept—M. Cruger Smith, un voyageur de commerce qui se rendait samedi soir à Wayside, Gie., a été attaqué par des malfaiteurs qui lui ont enlevé son argent et ses bijoux, entre autres deux bagues en diamant, l'une d'une valeur de 1,000 dollars, l'autre de 5,000 dollars.

Trois nègres ont été arrêtés ce matin à Macon et accusés du vol. L'un d'eux a fait des aveux et déclaré qu'il avait revendu l'une des bagues à un autre nègre pour 50 sous.

Les bijoux n'ont pas été retrouvés.

—o—

Les victimes du lynch de Tampa sont de nationalité américaine.

Washington, 26 septembre—Le gouverneur de la Floride, M. Gilchrist, dans une dépêche envoyée ce matin au département d'Etat, annonce que l'enquête sur le lynch de Tampa a définitivement établi que les deux victimes étaient de nationalité américaine. L'un des deux hommes était d'origine italienne mais naturalisé américain ; l'autre était né à la Nouvelle Orléans.

Cette information, qui mettra probablement fin à l'incident a été immédiatement communiquée à l'ambassade italienne.

Rentrée des Ecoles.

Les écoles publiques de la ville, au nombre de quatre-vingt-sept, ont rouvert leurs portes hier matin pour le commencement de l'exercice scolaire 1910-11.

Les divers bâtiments qui tous sont placés sous la surveillance directe de la commission scolaire, comprennent : trois écoles supérieures, une école normale, soixante deux classes primaires pour les enfants blancs quinze pour les enfants de couleur et une dizaine de "Kindergarten" ou écoles enfantines.

Le nombre total des élèves inscrits n'est pas encore exactement connu, mais dépassera probablement 45,000, soit une augmentation d'environ 9000 sur l'exercice écoulé. Cette augmentation est due en grande partie à la loi rendant l'instruction des enfants obligatoire dans la paroisse d'Orléans, loi qui a été récemment votée par la Législature de l'Etat et qui sera mise en vigueur à partir du 1er octobre.

Dans le courant de la journée plusieurs membres de la Commission Scolaire ont, en compagnie des surintendants Easton, Coniff et Bauer, inspecté les divers bâtiments et se sont déclaré satisfaits de leur visite.

La nouvelle annexe des écoles Mc Donogh Nos 2 et 3, située dans l'îlet borné par les rues St Claude, Mandeville, Espagne et Remparts, a été inaugurée hier matin.

Cette annexe, construite par l'architecte Christy, peut recevoir environ 350 élèves.

Avant la rentrée en classe de nombreux écoliers ont été vaccinés au Bureau de Santé par le Dr O'Reilly et ses assistants.

Disparition.

La police d'Alger a ouvert une enquête hier au sujet de la disparition d'un matelot norvégien Kreston Larsen, âgé de 32 ans, employé par la Southern Dredging Company. Larsen, en compagnie de quelques autres ouvriers, travaillait vers deux heures du matin au renflouage d'une barge coulée près du débarcadère d'Alger, lorsque à un moment donné ses camarades constatèrent sa disparition.

La police immédiatement informée a commencé des recherches qui jusqu'ici n'ont donné aucun résultat.

On a tout lieu de croire que Larsen est tombé dans le fleuve et s'est noyé, mais il semble assez extraordinaire qu'aucun de ses camarades de travail ne se soit aperçu de l'accident.

SUICIDE.

Bartholomey Wiltz, un negre âgé de 22 ans, qui pendant l'absence de M. Walter Cook, agent de propriétés foncières, était chargé de la garde de sa résidence 2340 avenue Espinade, s'est suicidé hier soir vers 7 heures en se tirant une balle de revolver dans la tête. Des voisins ayant entendu la détonation ont donné l'alarme à la police qui a procédé à la levée du corps.

Wiltz, paraît-il, ne s'accordait pas avec sa famille, et c'est à cela qu'il faudrait attribuer la raison de son acte.

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 25 Commencé le 30 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

DEUX FRERES ENNEMIS.

VI

UNE NUIT D'ÉPOUVANTES.

(Suite)

—Cela dut se passer ainsi, fit-elle, mourante..... Et dans la carrière, inquiète de ne pas te voir venir, après une demi-heure d'attente, j'allais m'éloigner, lorsque j'entendis du bruit dans le sentier parmi les pierres qui est celui que tu prends pour me rejoindre.... Je me suis précipitée vers toi, et les bras qui m'ont accueillie et qui m'ont retenue....

—N'achève pas....

—Il faut que tu saches tout, Renaud, puisque tu l'as voulu....

Tais-toi.... C'est à moi de te supplier.... tais-toi ....

—Non.... Si je me taisais, tu ne comprendrais pas pourquoi j'ai décidé de mourir.... Je ne peux plus être ta femme... je ne puis plus être heureuse..... je puis, encore t'aimer, moi, mais toi, tu ne le peux plus, puisque j'ai appartenu à cet homme....

Ce fut une sorte de sourd rugissement qui lui répondit.

C'était bien cela, la vision du crime..... la terreur de l'acte abominable....

—Josette ! ma Josette !

—Ce n'est plus ta Josette, mais celle de l'autre.... Tout à l'heure tu m'as dit : "C'est la rivière que tu regardes, c'est la mort qui t'attire.... Je ne te retiens plus." Adieu !.... Laisse-moi seule... Je suis en ce moment tout engourdie.... Je ne souffre pas... Je sens de l'ombre sur mes pensées.... Ne me réveille pas.... Eloigne-toi et permets que j'aille jusqu'au bout de mon rêve....

Elle désigna le Moselle dont le clapotis berçait leur douleur :

—Là ! !....

—Eh bien, va donc mourir si tu en as le courage.... ma Josette, je t'aime ! !....

Elle eut un cri d'angoisse ; et dans l'herbe humide, elle tomba à genoux, les mains jointes :

—Renaud ! je t'en prie !....Ne me prends pas toute ma force...

Comme en délire et dans un défi, car ils étaient fous tous les deux, il redisait :

—Je t'aime ! Je t'aime !, ma Josette.... Et puisque tu le veux, va donc mourir maintenant....

—Ah ! méchant ! méchant ! fit-elle dans une plainte douce qui s'évanouit avec son souffle.

Elle était étendue à ses pieds, si belle, si malheureuse, la pauvrette.... Il la prit dans ses bras et la retint contre lui.... la berçant comme il eût fait d'une sœur, ou d'une enfant.... Elle rouvrit les yeux, ranimée par la chaleur de ses caresses.... En se voyant si près, elle cacha sa tête affolée contre l'épaule du jeune homme.... et il perçut, ainsi, à l'oreille, la dernière agonie de ce désespoir, le dernier spasme de son angoisse et de sa douloureuse honte :

—Jamais plus, mon Renaud, je n'oserais te regarder ! !....

Il exhala sa haine dans une menace terrible.

—Tant que cet homme vivra .... peut être.... ma Josette.. mais demain cet homme sera mort.... Il aura été châtié et son souvenir aura vécu !....

Un long frisson secoua la pauvre fille....

Voici donc une autre terreur, celle de Renaud aux prises avec ce misérable.

De Renaud, meurtrier....

Mais les âmes se hausent au niveau des événements les plus tragiques.

—Une lutte entre vous deux ! .... Hélas ! il ne mérite pas que tu lui fasses un pareil honneur.... Pourtant, je suis résignée.... Oui, je crois fermement qu'il faut que cet homme soit puni, et il ne peut l'être que par moi ! ou par toi.... puisque, seuls, nous connaissons le crime de lâcheté dont il est coupable.. Mais Dieu n'est pas toujours juste dans ces sortes de rencontres .... et il se peut que ce soit toi qui succombes.... Or, mon Renaud, si tu succombes, je ne te survivrai pas.

Il l'embrassa sur le front.

—J'accepte ton sacrifice, mais je crois qu'il ne te sera pas demandé.... quoi que tu en disses, ce misérable doit avoir honte de son acte, s'il n'a pas perdu tout respect de lui-même et s'il lui reste une parcelle d'honneur. Lorsqu'il me verra, lorsqu'il saura que je connais son infamie, sa main tremblera.... Je te le jure, Josette....Lilienthal est mort ! !

Il remonta la prairie jusqu'au chemin caillouteux entre les deux haies. Elle était si faible qu'elle se traînait avec peine. Il la soutenait avec son bras tendrement noué autour de la taille.

—Va, maintenant, Josette !... rentre à la Faloise sans moi.... Je suis certain que tu n'auras plus de pensées sinistres, et je ne crains pas de te laisser seule, puisque tu sais que je t'aime....

—A te donner ma vie, Renaud, tout de même, le jour où il te plairait de me la demander.

"Mais toi, Renaud, toi ? Pourquoi ne m'accompagnes-tu pas ?

—Lilienthal est peut être encore à Haute-Goulaine.... C'est à Haute-Goulaine, devant mon père, dont il est l'hôte, devant ses amis, devant les Fischer, devant tous, que je veux lui cracher à la face.... et personne n'arrêtera mon insulte.

—Ils te prendront, immédiatement avant que le misérable réponde à ton outrage.....

—Qui sait ?.... S'il le dédaigne, je frapperai, et personne n'arrêtera mon bras.... Je ne veux pas, pour toi at pour moi, pour notre amour, que cet homme puisse croire une heure de plus qu'il est à l'abri du châtiment... Adieu !....

—Adieu, Renaud, je vais prier pour toi, dit-elle en retenant des sanglots

—Prie !....Va !.... Je t'accompagnerai, de loin, sur le chemin de la Faloise, afin de te rassurer contre toute rencontre, et lorsque tu seras en vue du château, je me séparerai de toi !

Il le fit ainsi qu'il le disait, laissant prendre à la jeune fille un peu d'avance.....

Quand les bâtiments de la Faloise se dressèrent dans la clarté de la lune, Josette se retourna : il ne pouvait distinguer le geste qu'elle fit et par lequel, cueillant un baiser sur ses lèvres fiévreuses, elle envoyait à Renaud son âme et sa vie ; mais s'il ne distingua point, il entendit dans le calme nocturne, ce qu'elle disait :

—S'aimer malgré tout, Renaud..

—Malgré tout, Josette....

Et quand elle eut disparu, il fit un détour et se dirigea, à grands pas, vers la frontière.

Dans le lointain, Villaville sonna onze heures, derrière Haute-Goulaine.

Tout près, Thiancourt répondit en sonnant onze heures, derrière la Faloise.

La douleur de l'exil s'était apaisée en Renaud.... La haine, seule, subsistait.... Ou plutôt, il n'y avait pas place en lui pour deux émotions aussi violentes.

La douleur revivrait bientôt.

Pour le moment, il volait vers sa haine.

.....

Onze heures.... Cette nuit d'épouvante ne faisait que commencer.

Gravement, pendant qu'ils allaient — elle à son bras — le long de la route, Pervenche expliquait à la petite aveugle les événements de la journée et ses projets pour les jours suivants :

—Si j'étions seulement à demain soir, je ne pourrions point te reconduire chez la Drouard... Je pouvions encore y rester cette nuit, mais demain va t-en voir ! j'aurions les gendarmes à nos trousses....

—Pourquoi, Pervenche? Qu'est-ce que tu as fait ?....

—J'allions te le dire.

Et il lui raconta que Renaud avait résolu de déserter.... S'il n'avait pas été repris, il devait être en France.... On le verrait accourir d'une heure à l'autre... Alors, lui, Pervenche suivrait l'exemple de Renaud.... Il déserterait.... Il avait encore une nuit de bonne, pour se dégourdir, puisque c'était le lendemain seulement qu'on devait partir... Voilà pourquoi il n'avait pas peur de rentrer à Villaville, mais il n'y coucherait pas.... Aussitôt que Line serait rendue chez la Drouard, il filerait de nouveau parce que, à cause de Renaud, les casques à boules étaient en éveil et la frontière allait être dure à franchir....

—Tu me mèneras au plus près, Pervenche, sans franchir le poteau.... Ecoute, je me débrouillerai bien toute seule.... J'ai mes yeux, dit-elle.

Elle brandit son bâton en l'air.

Puis, frappée soudain par une réflexion :

—Et moi, que vais-je devenir ? Je ne te parlerai donc plus jamais ? –

Il y avait dans cette voix tant de douceur, un reproche si ten-